

## LE DÉVOUEMENT D'UNE ÉPOUSE

NOUVELLE SIAMOISE

Raja Kava, grand mandarin du roi de Siam, ayant des idées de progrès et de civilisation, voulut que son fils aîné fût élevé en France, pour qu'à son retour il pût prétendre aux grandes charges.

Lorsqu'après quatre années d'absence, Ploëk Kava revint à Bangkok, il fit sensation parmi les jeunes filles de son âge. Il était beau, intelligent et distingué ; toutes le désirèrent pour mari. Il resta froid à toutes les avances ; son cœur était tout à Jama Sema, qui avait toujours partagé ses jeux et qui l'aimait tendrement.

Fort et robuste, il s'élançait souvent au milieu de l'eau pour lui rapporter les plus beaux nymphœa à fleurs bleues ; d'autrefois, il lui faisait une gerbe odoriférante de mali, de champa et de phut. Chargé de son joli fardeau, il venait vers elle avec joie. Jama accueillait en souriant celui qu'elle aimait. Il s'asseyait à ses pieds, tandis qu'elle lui offrait, sur un plat d'argent, des cigarettes qu'elle lui préparait avec soin.

Puis, tous deux parlaient de l'avenir, de leur amour, sans se douter que le plus cruel réveil leur était réservé.

Raxa Sena, père de Jama, était le premier ministre de Somdot Maha ; c'était un ambitieux qui ne connaissait et n'estimait que les grandeurs. Un jour que, prosterné aux pieds du roi, il attendait humblement ses ordres, Sa Majesté lui dit brusquement :

— On m'a dit, mandarin Raxa Sena, que vous aviez une jolie fille en âge de songer au mariage ?

— C'est vrai, Sire !

— Il faudra l'amener au palais, ordonna le roi.

Le ministre, au comble de la joie, adora son maître, et se retira pour exécuter promptement les ordres qu'il venait de recevoir.

Il savait que d'avoir une fille au sérail était une source certaine de faveurs. Que lui importait de briser le cœur de son enfant, d'aéantir à jamais son bonheur, ses espérances, et de la condamner au célibat perpétuel. L'ambition et l'orgueil sont des sentiments qui croissent dans tous les pays.

Le lendemain, la pauvre Jama, sans avoir pu prévenir Ploëk, fut conduite au palais, d'où elle ne devait plus sortir que fort rarement pour porter des aumônes aux Talapains, car telle est la coutume du sérail : les cinq cents femmes du sérail renoncent au mariage et vivent toujours renfermées, réclusion qu'elles partagent avec les filles du roi, qui ne peuvent également pas se marier ; on craindrait qu'un gendre devînt trop puissant près du souverain.

Lorsque Ploëk vint pour voir Jama, il ne trouva que sa mère qui pleurait amèrement la perte de sa fille.

Ploëk, pâle de colère et d'indignation, se retira, maudissant un pays où l'on sacrifie, pour quelques heures de plaisir, les plus belles années de la vie d'une femme.

Il passa de longues journées à contempler les murs élevés qui fermaient l'enceinte du palais ; il cherchait à s'identifier, par la pensée, à la vie que menait sa malheureuse fiancée. Le démon de la jalousie lui mordait le cœur, et il sentait bouillonner en lui l'esprit de révolte et de haine, contre un tyran qui s'empara ainsi de ses sujets et les torture pendant toute leur existence.

Mais cette vie oisive et consumée par le chagrin, ne pouvait durer longtemps ; les jeunes gens doivent se créer de bonne heure

une famille. Le père de Ploëk le suppliait, tous les jours, d'avoir le courage de se marier. A la fin, il céda à ses instances ; il épousa la fille d'un grand mandarin qui, depuis longtemps l'aimait profondément, quoique connaissant son amour pour Jama.

Ploëk était trop bon pour rendre malheureuse la jeune femme qui venait d'accepter son nom ; mais, triste et froid, il ne lui adressait presque jamais un mot de tendresse. Ses journées s'écoulaient en longues courses dans les bois, où il se rendait sous prétexte de chasser.

Sa femme, profondément affligée de voir souffrir celui qu'elle aimait, résolut d'y porter remède.

Les femmes de la haute société ont le droit de visiter les dames du sérail et même de leur porter des fruits ou des gâteaux.

Mme Kara se rendit au palais pour savoir si Jama conservait toujours un souvenir affectueux du pauvre Ploëk.

Hélas ! la pauvre enfant se mourait de chagrin. Sa pâleur était livide ; ses joues creuses, ses lèvres blanches, tout en elle annonçait la maladie et la souffrance.

Mme Kara se retira toute troublée. Sa ferme volonté de rendre heureux ces deux êtres, qui s'aimaient tant, s'emparait de son âme malgré elle ; cependant, il fallait qu'elle sacrifîât à la réussite de son projet sa jalousie et qu'elle fit taire son amour. Mais, se disait-elle :

— J'aime assez mon mari pour le rendre heureux aux dépens de moi-même.

Lorsqu'elle rentra Ploëk l'attendait, couché sur une natte, en fumant une pipe de bambou ; la fumée blanche et parfumée s'élevait en spirales capricieuses, dont il suivait la marche d'un regard rêveur.

Après s'être prosternée devant son mari, Mme Kara vint s'asseoir près de lui.

— Mon ami, lui dit-elle d'une voix douce et caressante, je viens du palais.

Il jeta vivement sa pipe loin de lui et l'écouta attentivement.

— J'ai vu Jama, continua-t-elle, la pauvre enfant est bien malade ; je crois que l'amour qu'elle éprouve pour vous doit être la cause de son mal ; il faut donc que vous essayiez de la guérir.

— Comment puis-je le faire ? Vous savez bien que l'entrée du sérail m'est interdite.

— Je le sais, mais si vous ne pouvez voir Jama, je puis lui porter de vos nouvelles.

— Vous ?

— Oui, si vous le voulez, demain je lui remettrai un billet de votre part.

Mme Kara se leva, pâle et tremblante, pour s'enfuir, en voyant la joie qui brillait dans le regard de son mari.

Plusieurs fois Mme Kara eut le dévouement de remettre à Jama des fruits contenant des lettres de Ploëk.

Il est d'usage, dans tous les pays, de toujours désirer plus qu'on ne possède : écrire à Jama avait été pour Ploëk un suprême bonheur ; un jour, il le trouva insuffisant et s'écria avec passion :

— Oh ! pour l'apercevoir, je donnerais ma vie.

L'infortunée Mme Kara entendit ce vœu insensé et résolut de le satisfaire.

Il fut convenu qu'une nuit, sa femme, introduite dans le sérail, lui jetterait par dessus le mur du jardin une échelle de corde ; qu'une fois dans le jardin il se cacherait derrière un massif de fleurs, et que Jama, prévenue, passerait devant lui.